SCOTT ET ZELDA FITZGERALD

IL Y A CENT ANS, L'ÉCRITURE DE *GATSBY* À SAINT-RAPHAËL

Jean-Luc GUILLET

« Voici la plus admirable contrée que j'aie jamais vue » écrit Scott Fitzgerald sous le charme de l'instant. L'esquisse est composée des impressions laissées sur l'écrivain dès son premier séjour dans le Sud. Les Fitzgerald se laissent ici pénétrer par l'imperceptible magie de la côte méditerranéenne, la douce caresse de la nuit et du ressac de la mer, la lumière blanc-vert de la Provence. Hyères, Saint-Raphaël, Cannes, Juan-les-Pins, Nice, Monte-Carlo, Avignon, Arles, Marseille, sont les témoins des extravagances flamboyantes et des pulsions suicidaires du couple qui participe avec bruit et fureur à la création de la saison d'été, au cours des années vingt.

Scott et Zelda ont respectivement vingt-sept et vingt-trois ans lorsqu'ils débarquent sur la Riviera en 1924, pour fuir New York et ses excentricités, dans l'espoir d'un renouveau. Fitzgerald est alors un auteur à succès. Zelda est sa muse, le personnage central de ses principaux livres et nouvelles. Leur dernier séjour sur la Riviera et en Provence s'inscrit en 1929 dans le doute et les désillusions. *Gatsby le Magnifique* est écrit ici. *Tendre est la nuit* y est imaginé. Des étés qui ont forgé la légende fitzgéraldienne et bâti le mythe d'une Riviera magnifiée.

1918, la rencontre dans un été sudiste

Scott et Zelda se rencontrent dans le crépuscule d'un été sudiste de 1918. Au cours d'un bal au Country Club de Montgomery, en Alabama. Scott a vingt-deux ans. Officier d'état-major, il amplifie sa formation dans un camp tout proche. Dans quelques semaines, son unité rejoindra New York et embarquera pour la France, engagée dans la Grande Guerre. Zelda Sayre a dix-huit ans et affiche un beau mépris des conventions. Le garçon tombe sous le charme de cette Belle du Sud, aux yeux gris-bleu, au regard insolent et à la chevelure miel. Tous les deux se reconnaissent dans leur désir fou de vivre sans entraves et de laisser libre cours à leurs pulsions. Mais à la fin de l'automne, les déceptions s'amoncellent pour Scott. Alors qu'il désire partir combattre en France, l'Armistice est signé. Le roman qu'il a écrit ces derniers mois est refusé par les éditeurs. Sans avenir défini, Zelda se fait réticente.

Le retour à la vie civile et new yorkaise est dur pour Scott qui n'a que peu de ressources. Des milliers de jeunes gens battent comme lui le pavé à la recherche d'un travail. D'anciens élèves de Princeton composent son cercle d'amis. Un emploi dans une agence de publicité lui permet de gagner un peu d'argent et de se loger. Il propose à Zelda de se fiancer. Elle ne s'engage pas. Désespéré, Fitzgerald décide de rentrer chez ses parents à Saint-Paul, dans le Minnesota, et de reprendre l'écriture de son roman. Remanié en profondeur au cours de l'été 1919, *L'Envers du Paradis* est finalement accepté par Scribner en septembre et publié en 1920. Riche de promesses et de ses premiers gains, il reconquiert Zelda. Fiançailles en mars 1920, mariage le 3 avril suivant, le jeune couple fait une entrée fracassante de ce côté du Paradis et de la vie littéraire. Les débuts de la légende fitzgéraldienne s'écrivent dans les palaces, les boites de nuits, l'alcool et les extravagances. Le roman est publié avec succès et propulse Fitzgerald chef de file de toute une génération. Les grands magazines comme Heart's

International, Metropolitan, The Saturday Evening Post, acceptent maintenant ses nouvelles et en font leur auteur-vedette. Sa fortune est faite. Et aussitôt dépensée ! Son second roman, *Les Heureux et les Damnés*, édité en 1922, raconte les frasques du couple. Leur fille Scottie nait en octobre. C'est dans ce contexte que Fitzgerald écrit *Le Légume*, pièce qui sera un échec.

L'élaboration de *Gatsby le Magnifique*

En 1923, Scott entame l'écriture d'un nouveau roman, *Gatsby le Magnifique*. Mais au printemps 1924, le manuscrit n'a guère progressé, mal mené par une vie dispersée et les quatre cents coups qui le vident littéralement. « Il n'y a que quatre mois que je me suis rendu compte de cette sorte de déchéance que j'ai subie, pendant trois ans, après avoir terminé *Les Heureux et les Damnés* » écrit-il à son éditeur. Il réclame de ce dernier, patience et confiance. Scott promet de faire de son mieux pour avancer sur le roman et se défaire d'habitudes fâcheuses : « la paresse ; le besoin de solliciter l'avis de Zelda à propos de tout ; la hantise du mot juste ; le doute… » Fitzgerald voudrait écrire « une œuvre d'art mûrement élaborée ». Il sait qu'il lui faut rompre avec cette vie destructrice. « Si jamais je conquiers le droit de m'accorder de nouveau quelque loisir, je suis bien résolu à ne pas le gaspiller comme j'ai fait ces dernières années ».

Ce précieux temps, c'est en France qu'il le trouve, au cours d'un séjour de sept mois, entièrement consacré à *Gatsby*. Scott, Zelda et Scottie embarquent le 3 mai 1924 pour le Vieux Monde. À Paris, ils font la connaissance de Gerald et Sara Murphy, compatriotes richissimes, qui leur vantent les charmes de la Côte d'Azur, sa quiétude à l'heure estivale. Eux-mêmes vont y passer un second été. Le temps de trouver une nurse anglaise, Nanny, et la famille prend le train « pour la Riviera, le Midi chaud et parfumé ».

Premier point de chute : Hyères-les-Palmiers

Mai 1924. Première escale des Fitzgerald sur la Riviera, dans le bleu grec de la Méditerranée et le souffle tropical. Les premiers pas dans un été qui les verra tous les deux malheureux mais d'où jaillira le sublime *Gatsby le Magnifique*. Aux premières heures de leur séjour à Hyères, le plaisir est encore intact.

> « Nous sommes avec Zelda à écrire des lettres au café de l'Univers (…), nous avons tous les deux un peu trop bu et sommes remplis du bonheur de l'ivresse. »

Le but de leur voyage est d'échapper « aux dépenses extravagantes d'une vie tumultueuse » et de trouver une villa à louer où écrire le roman. Hyères est choisi parce que la romancière Edith Wharton y possède une demeure, le Castel Sainte-Claire. Mais la new yorkaise est partie depuis la veille pour Paris. Peu importe ! Un mois après la clôture de la saison hivernale, la cité se laisse déjà gagner par la torpeur estivale. L'exotisme qui s'en dégage comble les Fitzgerald, sensibles aux nuits embaumées par le chèvrefeuille, aux bruns visages des provençaux, aux militaires flânant dans les jardins et autour des maisons closes, au son des pianos mécaniques, aux vieilles échoppes regorgeant de marchandises hétéroclites, à la voix de baryton des cloches médiévales. La vieille ville s'accroche comme l'héliotrope à la colline du château.

Les vestiges du château témoignent de la grandeur des seigneurs de Fos qui l'édifièrent au XI^e^ siècle pour l'observation et la défense du territoire. Sa devise, gravée à l'entrée, est *Arearum Castrum* (le château de l'aire). La forteresse est remaniée à plusieurs reprises au fil des siècles. Sa destruction est ordonnée par Henri IV en 1596. Louis XIII réclame son démantèlement en 1620. « Les anciennes douves dormaient entravées par des chèvrefeuilles inextricables » écrit Zelda. Depuis les ouvertures, le panorama est saisissant. La mer est une « améthyste avec les qualités de l'opale ». Les îles ont des reflets d'or ; Porquerolles, Port-Cros,

l'Ile du Levant... Alors que Fitzgerald immortalise l'instant, Zelda et Scottie basculent dans un buisson pierreux.

La nouvelle ville est depuis 1830 une station touristique et climatique de grande renommée ; la plus chaude et la plus ancienne de la Côte d'Azur. Son urbanisme de la fin du XIX^{e} siècle s'organise le long de belles avenues aménagées. Par bien des aspects, Hyères est encore un grand jardin planté d'orangers, de citronniers et de grenadiers, que se partagent quelque dix-neuf mille habitants. L'aristocratie européenne entière goûte à ses cures thermales, ses palaces et ses commerces prospères, son casino. Les Anglais en ont fait leur territoire bien avant la Révolution. En 1860, ils possèdent leur vice-consulat, leurs banques et leurs boutiques, acquièrent ou louent de somptueuses demeures, font les beaux jours d'une hôtellerie fastueuse. Dans les années vingt, quelques-uns témoignent encore de cette glorieuse époque. C'est dans cette partie de la ville que Scott et Zelda s'installent en choisissant le Grimm's Park Hotel. Gage de leur notoriété et de leur statut social.

Le palace est édifié en 1866 sur le boulevard des Palmiers (aujourd'hui avenue de Belgique). Monsieur Grimm, personnage à la Rembrandt, en est le propriétaire. Son architecture est de style néoclassique. Le jardin se compose d'une vaste palmeraie, de yuccas et de bougainvilliers. Nanny l'organise en véritable nursery anglaise. La vieille aristocratie britannique en a fait son domaine et on y mange immanquablement de l'agneau midis et soirs. Scott, Zelda, Scottie et la nurse occupent le Park Hotel une quinzaine de jours en mai 1924. La pension complète pour quatre personnes est de cent cinquante francs par jour (environ 127 euros), soit moins de huit dollars d'alors. La ville l'achète en 1934 pour en faire un établissement public. Sa rotonde reçoit l'Office de tourisme.

À quelques pas du Park Hotel, se trouve le Grand Café de l'Univers. Sa terrasse sous les étoiles et le clair de lune y reçoit Scott et Zelda venus écrire des lettres pour leurs amis américains. C'est d'ici que Fitzgerald conte la beauté de la région à ses connaissances et son bonheur d'être là. L'établissement Belle Époque emploie des serveurs au grand style valsant autour des tables. Scott et Zelda sont bien résolus à s'installer dans le coin pour l'été et l'automne. Rien ne les rattache désormais à New York comme le prouvent les dix-sept malles acheminées par paquebot et constituant l'essentiel de leurs biens. Une magnifique saison de travail s'annonce. L'écrivain sent merveilleusement résonner en lui ce besoin de solitude, propice à la composition de *Gatsby*.

> « J'écrirai un roman qui sera meilleur que n'importe quel livre jamais écrit en Amérique »
>
> Lettre de Scott Fitzgerald.à Thomas Boyd, mai 1924

L'installation sur Hyères se trouve cependant compromise par le manque de villas pouvant leur convenir : « trop chaudes, trop petites, trop sales ou trop tristes ». Le couple pense alors à Sainte-Maxime, Cannes, Antibes, Nice. Sans succès. L'optimisme du départ fait maintenant place à l'incertitude. Un quart de leur budget consacré au séjour est déjà dilapidé. La chaleur de ce mois de mai est écrasante. Un retour à New York est un temps envisagé. Mais Scott estime être venu sur la côte pour y rester et s'entête.

Alors que le mois de mai s'achève, une dernière tentative les conduit à Saint-Raphaël, distant de quelque quatre-vingt kilomètres. Une petite station en bord de mer qui va sceller leur avenir à bien des égards, grâce à William Frédérick King, propriétaire de l'agence immobilière éponyme, rue Charles Gounod.

> « Mais la villa ?
> On est en train de préparer le bail. Le loyer est de soixante-dix-neuf dollars par mois, et j'accepte votre chèque. Nous vous emménageons demain. »
>
> *Vivre de rien*, Scott Fitzgerald.

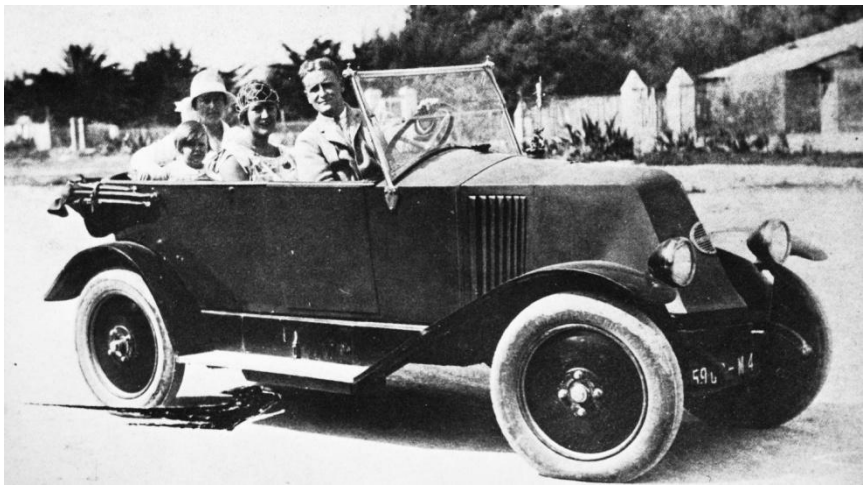
L'installation à Valescure

Saint-Raphaël s'identifie par son cœur historique et sa vieille église dédiée à l'Archange, le quartier de la Marine et l'activité marchande de son port, la nouvelle ville avec ses hôtels et restaurants de premier ordre, ses commerces de luxe, son casino et sa gare pour touristes internationaux ; personnalités et têtes couronnées. Mais aussi par ses quartiers : Le Trayas, Anthéor, Le Dramont, Boulouris, Valescure. Ce dernier, situé sur les hauteurs de la cité, est occupé par les pins, les chênes-lièges, les lauriers-roses, un golf et la colonie anglaise des bords de la Tamise. De belles et grandes demeures s'y épanouissent. L'air est saturé de senteurs résineuses. C'est ici que la famille Fitzgerald s'installent pour l'été, à la Villa Marie.

> « Une belle villa claire, fraîche, dans un grand jardin sur une colline dominant la ville. C'était exactement ce qu'on avait cherché jusqu'ici. »
>
> *Vivre de rien,* Scott Fitzgerald.

La Villa Marie

Edifiée avenue des Pins en 1884, d'après les plans de l'architecte Pierre Aublé pour Suzanne Reichemberg, sociétaire de la Comédie Française, la demeure est agrémentée d'un belvédère, d'une rotonde monumentale, d'une terrasse et d'un balcon dominant la mer. Le jardin s'organise en paliers où s'épanouissent palmiers géants, pétunias rampants, citronniers et oliviers. Il y a une serre et un bassin aux poissons rouges. Les murs sont d'un blanc de chaux et de grandes fenêtres s'ouvrent au soleil. La salle à manger est de style Louis XV et des cupidons folâtrent parmi les roses sur le plafond peint. La villa dispose de deux salles de bains pour le confort de ses hôtes. Le personnel se compose de Marthe, la cuisinière, Jeanne, la femme de chambre, d'un jardinier qui appelle Scott milord. Les Fitzgerald occupent la bâtisse du 1er juin au 2 novembre 1924. Le temps pour Scott d'y écrire *Gatsby le Magnifique*.



La vie s'organise admirablement et Zelda se persuade qu'ils vont être heureux « loin des choses qui ont failli les détruire » : « Penses-tu que ce sera aussi bien que ça en a l'air ? » demande-t-elle. Ce à quoi Scott répond : « Nous sommes à présent au Paradis… ou du moins plus près que nous ne l'avons jamais été ». Ce nouveau départ prend des allures de renaissance pour le couple. L'écrivain trouve enfin la quiétude requise pour élaborer son *Gatsby*. Dans la pénombre fraîche de la pièce, les volets peints tirés, Scott reprend le manuscrit un temps abandonné. Cet isolement lui permet de retrouver sa ferveur créative. Le 18 juin, il peut écrire à son éditeur, Maxwell Perkins : *« Nous sommes installés ici comme des amoureux et le roman avance à souhait. »*

Tandis que Fitzgerald met le meilleur de lui-même dans l'œuvre, Zelda, Scottie et Nanny, passent l'essentiel de leurs journées à la plage. Le taxi bringuebalant qui les y emmène est vite troqué pour une six chevaux Renault, sans compteur de vitesse, ni niveau d'essence, mais avec un toit ouvrant. En fin d'après-midi, une fois le travail accompli, l'écrivain les rejoint pour le bain à Fréjus-Plage ou au Veillat. Leur peau brunit délicatement au soleil et chacun goûte à l'instant présent, bercé par le ressac. Sur l'eau, se croisent paresseusement des voiles latines et des canots automobiles. La lecture occupe un temps précieux. À la librairie Parisienne, rue Charles Gounod, Zelda se procure le succès de l'année, *Le Bal du Comte d'Orgel*, de Raymond Radiguet, ainsi qu'un dictionnaire en français pour traduire les mots qui lui échapperaient.

Le soir, le couple descend en ville pour siroter un cocktail à la terrasse de l'hôtel Continental et danser au Casino-Palace sur *Hot Lips* ou *Yes, we have no bananas !* Il fait bon flâner dans la douceur estivale sous les platanes des allées et les palmiers de la promenade des Bains.

> « Seule la façade de la ville était illuminée comme un rideau de théâtre pour masquer un changement de décor. »
>
> *Accordez-moi cette valse*, Zelda Fitzgerald

Une délicieuse atmosphère de carnaval envahit la nuit, entre les baraques foraines et les chevaux de bois du carrousel. Sous le kiosque du bord de mer, l'orphéon municipal joue Faust. Il n'y a pas grande ferveur estivale, mais les promeneurs trouvent distraction.

Ce quotidien trop ordonné ne satisfait pas le besoin d'intensité de Zelda qui bientôt pose la question : « Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous faire de nous ? » Que souhaite Zelda ? Comment voudrait-elle que la vie soit ? Scott, conscient de l'ennui qui l'accable, abandonne *Gatsby* le temps d'une escapade au Cap d'Antibes, Nice ou Monte-Carlo. Mais au retour, les choses sont les mêmes, immobiles et dans l'incapacité de le combler.

L'idylle avec un aviateur

Juillet. À la plage, les Fitzgerald sympathisent avec quelques jeunes officiers de la base aéronavale de Fréjus. Entre les vols d'essai et la vie de garnison, les pilotes s'accordent un peu de bon temps. On danse dans les guinguettes du bord de mer et au casino. Une grande soirée est organisée à la Villa Marie en présence des aviateurs et de jeunes gens louant une demeure voisine. Le phonographe joue Cole Porter et Irving Berlin. Au cœur des attentions des aviateurs, Zelda semble revivre. Avec l'un d'eux, une tendre intimité se crée. « Crois-tu qu'il soit vraiment un dieu ? » demande-t-elle à Scott. Edouard Jozan est un être solaire, au visage sculpté et à la silhouette bien découpée dans son uniforme immaculé de l'aviation française. Avec la bénédiction de Scott, les deux jeunes gens se retrouvent pour de longues balades, pour se baigner et danser au son de jazz-band. Zelda s'épanouit pleinement dans cet univers lascif.

L'idylle amuse le jeune lieutenant qui ne voit dans cette aventure qu'un flirt sans lendemain. Mais Zelda ne cherche pas une vaine romance et son imagination enfante le désir de prendre place dans la vie de l'aviateur. Alors vient le moment des aveux où Zelda demande à Scott d'accepter le divorce. Abasourdi, jugeant la situation complètement folle, il exige de rencontrer Jozan, espérant une explication. La confrontation ne se fait pas et les choses en restent là. Scott retourne à son roman. Zelda est priée de rester à la villa. Muté, Jozan disparait de leur vie. Fitzgerald sait que « quelque chose d'irréparable » s'est produit. Pour autant qu'il en soit meurtri, l'écrivain analyse et transpose le drame au livre, nourrissant les pages de la crise qui s'est jouée. Aussi met-il en scène la confrontation avortée avec Zelda et Jozan en prêtant à Gatsby et Tom Buchanan, le mari de Daisy, les mots qu'il a tant redouté d'entendre : « Votre femme ne vous aime pas. Elle ne vous a jamais aimé. Elle m'aime. » En fait, Scott se

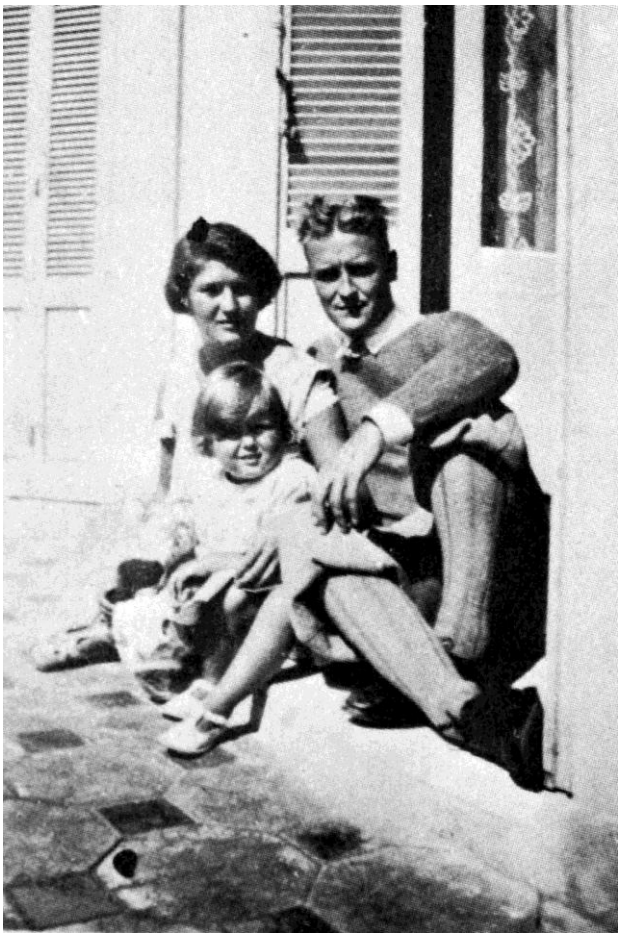
détache affectivement du drame pour le « canaliser tout entier vers l'œuvre ». Il remet à plus tard les angoisses du cœur, contrairement à Zelda pour qui cette histoire est une blessure ouverte. Elle avoue ne plus avoir « aucun pivot autour duquel faire tourner son univers ». Ce dont témoigne avec force son roman autobiographique, *Accordez-moi cette valse*, écrit huit ans plus tard.

Août. La solitude du couple est brisée par la venue à la Villa Marie de leurs amis new yorkais, Gilbert et Amanda Seldes, en voyages de noces. Scott et Zelda en sont heureux. L'atmosphère est joyeuse. Critique littéraire, Seldes est évidement impatient de découvrir l'œuvre en cours. Une lecture du manuscrit par Scott le transporte. Conforté par son enthousiasme, Fitzgerald se voue corps et âmes au roman qui devient « de plus en plus extraordinaire ».

L'écriture de *Gatsby* s'achève

Fin août, Fitzgerald écrit à son ami Ludlow Fowler avoir terminé son roman et en être « à la dernière révision ». Bien qu'il lui dise avoir passé un été tranquille, quelque chose de désespéré pointe lorsqu'il aborde *Gatsby* : « Tel est le fond de ce livre : La perte de ces illusions qui donnent une telle couleur au monde qu'on a nul souci que les choses soient vraies ou fausses tant qu'elles participent de cette glorieuse magie ».

L'invitation de leurs amis Gerald et Sara Murphy au Cap d'Antibes aurait dû être une trêve heureuse dans le quotidien raphaëlois des Fitzgerald. Alors qu'ils logent à l'Hôtel du Cap,



Zelda absorbe une trop grande quantité de somnifères, sans conséquences physiques mais aux répercutions mentales innombrables. Le geste marque son incapacité à faire face au manque provoqué par sa rupture avec Jozan, au vide dont se compose son existence. Et personne n'est là pour lui faire entrevoir quelque espoir. Certainement pas Scott, toujours accaparé par *Gatsby*, entre relectures et corrections.

Dans une lettre à son éditeur, Fitzgerald estime que son livre est « le meilleur roman américain jamais écrit ». Il dit avoir passé « un été convenable », avoir été malheureux » mais sans que son travail n'en souffre. « Enfin j'ai atteint l'âge adulte » confie-t-il. En septembre, Scott note dans son registre : « Les ennuis se dissipent ». Une photographie montre Scott, Zelda et Scottie, assis à même la terrasse ensoleillée de la villa. Les corps semblent enchevêtrés. Les visages esquissent un pâle sourire. Au gré de ses humeurs, Zelda se balade sans but dans Valescure, le long des routes « fraîchement terrassées pour faciliter les promenades hivernales des touristes britanniques ». La forêt de pins recouvre tout. Des sentiers sablonneux traversent les vignes et des moutons cheminent sur les sentiers de chaume.

À l'hôtel Continental

Le 27 octobre, Fitzgerald envoie sous pli le roman à son éditeur. « Je pense avoir écrit quelque chose qui me soit réellement propre » lui écrit-il. Il l'informe avoir un autre titre au livre : *Gatsby au chapeau d'or*. Bien sûr, Scott est impatient de connaître l'avis de Max Perkins. « Je crois que vous avez tout lieu d'être fier de ce livre » lui répond-il. « C'est un livre extraordinaire qui soulève toutes sortes de sentiments et de pensées ». Le 3 novembre, les Fitzgerald quittent la Villa Marie pour s'installer à l'hôtel Continental. Ici, Scott rédige la nouvelle *Amour dans la nuit*. Un récit romantique qui dévoile son entière admiration pour les Russes d'avant-guerre. Au cours de l'été, deux nouvelles de l'auteur ont été publiées par Mercury et Heart's International. La première, *Absolution*, devait servir de prologue à *Gatsby*. Fitzgerald préféra le retirer du roman pour ne pas trop en dévoiler sur le personnage. La seconde, *Un goûter d'enfant*, est une brillante incursion dans le domaine de la comédie domestique.

Inauguré en 1882, l'établissement est vanté par le guide Borough pour bénéficier de « la meilleure situation à Saint-Raphaël. Plein sud. Face aux Bains de mer. Magnifique vue sur le golfe de Fréjus et les montagnes de l'Estérel. Splendide salle à manger. Cuisine de première classe. Hautement recommandé aux voyageurs anglais et américains ». Scott et Zelda retiendront « qu'il n'y avait pas de tapis, parce que c'était l'été, si bien que l'écho des rébellions enfantines tombaient gentiment au milieu des bruits d'assiettes et de porcelaine ». La bâtisse est détruite dans les années quatre-vingt-dix et remplacée par l'actuel Continental, hôtel et résidence privée. Novembre ne peut sauver les derniers vestiges de l'été. Le couple pense à partir. Zelda qui a lu le roman de Henry James, *Roderick Hudson*, convainc Scott de passer l'hiver à Rome. Séduits par les descriptions de la ville éternelle et le cours du change, ils quittent Saint-Raphaël pour l'Italie au milieu du mois.

À Fréjus-Plage

Juin 1929. L'escale s'inscrit au cœur d'un séjour plus vaste dont Cannes est la destination finale. Scott et Zelda descendent de Paris, après avoir traversé le pays d'une traite, et offert leurs visages « au vent du Midi ». Le couple choisit de poser ses valises au Grand Hôtel, situé à Fréjus-Plage, établissement moderne à la façade sans ornements, littéralement posé sur le sable et nouvellement inauguré. Fréjus-Plage n'est alors qu'une longue bande de sable fin peu urbanisée, où seulement quelques villas jouissent du panorama. En ce début d'été, les Fréjusiens, ainsi que les rares touristes, s'approprient l'endroit où grondent les rouleaux des vagues et les avions décollant de la base aéronavale, toute proche[1].

Dernier séjour sur la Riviera

Après avoir passé l'été à Cannes, Scott et Zelda font halte pour quelques jours à l'hôtel Beau Rivage, un élégant palace datant de 1905 et dominant la mer. C'est au Beau Rivage, le 24 octobre, qu'ils apprennent le krach de Wall Street. Cette escale clôt leurs étés sur la Riviera. Scott a travaillé avec difficulté à son prochain roman, *Tendre est la nuit*. Le couple décide de rejoindre Paris par Arles, Nîmes. Quelques mois après, Zelda s'effondre psychologiquement et passera pratiquement le reste de sa vie dans des maisons médicalisées pour tenter de soigner sa schizophrénie. Scott s'enfoncera un peu plus dans l'alcool. Il décède en 1940 à l'âge de 44 ans, presque oublié du public. Zelda disparait en 1948, à l'âge de 48 ans.

* * *

Extrait du livre : *Scott et Zelda en Provence et sur la Riviera* de Jean-Luc Guillet. Bohèmes éditions.
Texte soumis à des droits. Photographies : Université de Princeton.

1 Aujourd'hui base nature François Léotard.